

Philippe Brix

Tamashek

JOURNAL
DE KIDAL

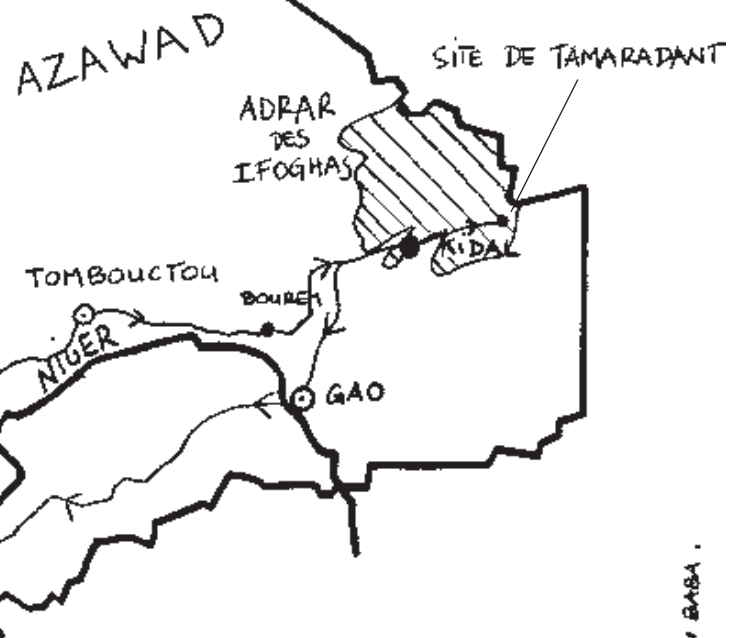
Flux

Éditions Deleatur

2000



CARTE DU MALI



. N.R 2000 TOM BABA .

Jeudi 16 mars 2000

C'est la quatrième fois que je viens à Bamako, mais cette fois-ci je vais parcourir le pays et monter vers le Nord, dans le désert.

J'ai rendez-vous avec les Touaregs de l'association Efès. Pierre & Quentin, le couple qui dirige le festival « Chalon dans la rue », nous rejoindront samedi. Et Lulu, régisseur des lumières de Lo'Jo depuis quelques années, est déjà sur place. Ensemble, nous avons un projet qui tient un peu du mirage : organiser un festival en plein Sahara.

Un projet simple, si tout se passe bien. Efès, l'association touarègue, a l'intention d'organiser un rassemblement de nomades dans la région de Kidal, au Mali. À cette réunion traditionnelle, nous proposons d'ajouter une scène équipée de son et de lumières pour y programmer des groupes de musique, notamment tamasheks. Nous sommes trois structures à répondre à l'invitation d'Efès : Lo'Jo, un groupe d'Angers, que je représente ; le festival « Chalon dans la rue » avec Pierre & Quentin ; et l'association YO!, vrai réservoir de techniciens du spectacle, conduite par Lulu, également membre des Lo'Jo. Notre but est de permettre à Efès, par notre passage lors de la première édition, de pérenniser le festival et de s'ouvrir un peu sur le monde.

Nous avons reçu le groupe Azawad, parrainé par Efès, pour les Nuits Toucouleurs d'Angers. C'était en novembre dernier, et Dicko et Manni les accompagnaient.

Aujourd'hui, Dicko m'accueille à l'aéroport avec un sourire satisfait. Il me présente aussitôt à une

douanière – tamashek, me dit-il, ce qui va peut-être accélérer les formalités. C'est une amie qui héberge le Lion du désert, l'un des musiciens d'Azawad. Au Mali, tout le monde a un proche dans l'armée ou dans la police.

Dicko m'accompagne ensuite à la Maison du Partenariat d'Angers-Bamako, où nous allons coucher pendant notre séjour en ville. Les deux cités sont jumelées depuis vingt-cinq ans, et nous profitons de cette opportunité.

Je trouve sous la porte de ma chambre une lettre du Centre culturel français. Yves de La Croix, le directeur, au courant de notre projet depuis le commencement, déconseille formellement ce voyage. Pour raison de sécurité. Trois Hollandais ont été assassinés quinze jours auparavant un peu plus haut que Kidal. Les assassins ont été arrêtés. Mais, vu de Bamako, l'endroit n'est pas sûr. Il y a des bandits. Et il y a eu longtemps les rebelles.

Nous rendons visite à Yves de La Croix. Dicko explique que c'est l'association Efès qui nous reçoit et que le voyage est préparé. Mais Yves de La Croix nous apprend que l'avion qui devait nous conduire à Tombouctou est annulé. Suite au Conseil des ministres d'hier, à ce qu'il paraît...

Ouologuem, qui est trésorier d'Efès, me rend visite le soir et explique le déroulement du voyage. Nous irons à Tombouctou en voiture, il en est désolé. Il lui faut d'ailleurs encore trouver la voiture, car ce n'était pas prévu. Pour la deuxième partie du voyage, de Tombouctou à Kidal, et ensuite le retour sur Bamako par Gao, Ihyad a prêté son chauffeur et son 4x4. Ihyad est un ancien chef de la rébellion et tout le monde connaît sa voiture dans le désert. C'est notre passeport, affirme Dicko.

Vendredi 17 mars 2000

Aujourd'hui, c'est la tabaski. On égorge le mouton dans toute la ville.

Il y avait un petit mouton attaché à l'arbre, près de l'entrée de la Maison du Partenariat. Ils sont plusieurs à le dépecer, et ça avance bien. On va sûrement manger du mouton.

J'avais rendez-vous avec Adama Traoré, le président d'Acte Sept avec qui nous sommes amis depuis notre premier jour à Bamako. Mais les heures passent et, comme c'est tabaski, j'ai dû me tromper. Il faut que je le voie, car l'association Flux d'Angers m'a confié une mission auprès de lui. Depuis trois ans, les Nuits Toucouleurs sont en quelque sorte jumelées avec le festival du Théâtre des Réalités de Bamako, organisé par Acte Sept.

Dicko m'emmène chez Brahim, un Tamashek originaire de Kidal. Sûrement un personnage important. Il travaille pour une ONG américaine, USAID. Dicko me présente à tout le monde, pour que je parle du projet de festival dans le désert. Efès les a informés mais, jusqu'à présent, ce n'était qu'un projet. Tout le monde a l'air de se demander ce que ça va donner, mais tout le monde est curieux. Durant ce voyage, nous devons rencontrer je ne sais combien de dignitaires tamasheks, tous membres d'Efès.

Chez Brahim, je rencontre Kédou et Hassan, le Lion du désert. Tous deux musiciens, ils sont venus à Angers avec Azawad. Mais leur vrai groupe s'appelle Tinariwen. C'est un peu compliqué, l'organisation des groupes musicaux chez les Touaregs. Leur géométrie est franchement variable. Par contre, quel talent pour la scène ! Notamment Kédou, qu'il faut imaginer en djellaba et son chèche, avec une guitare électrique : il est grand et bourré d'énergie. Kédou est un ancien rebelle, très connu chez les siens, laissé trois fois mort

sur le terrain durant les événements. Aujourd'hui, il est guitariste et partage le mouton chez Brahim. Hassan est là aussi. Le Lion du désert est le plus doux des hommes, son visage est toujours éclairé d'un sourire. Brahim vient de changer son nom et l'appelle le Chacal de Bamako depuis hier, car il lui a cassé sa voiture.

C'est une journée de fête où tout le monde se reçoit. Chez Brahim, il y a deux Angevins avec nous – des amis, Philippe Rey et Christine. Philippe fait partie de Flux et s'occupe de la collecte de matériel technique avec lequel on tâche d'équiper Acte Sept. Il est déjà venu en novembre pour le festival du Théâtre des Réalités et ça lui a plu. Alors, il est revenu passer deux mois de vacances avec son amie. Et pas pour rester à Bamako, cette fois.

J'ai aussi vu Foy-Foy aujourd'hui, un autre guitariste d'Azawad, le premier que j'ai rencontré. Comme Dicko, c'est mon ami depuis le début. Pour tabaski, il est allé voir un parent souffrant, à l'autre bout de la ville, du côté du Point G.

Et puis j'ai vu Lulu, arrivé depuis une semaine. Il est très occupé avec Djénebou. C'est la sœur de Toumani Diabaté, mais le plus important, c'est que ce soit sa sœur. En ce moment, Lulu habite chez Toumani, qui fait chambre d'hôte. Et comme c'est tabaski, il passe la journée en famille.

Philippe Rey et Christine sont aussi logés chez Toumani.

Je traîne un peu avant de dormir. Le thé est fort ici. Ou bien.

Samedi 18 mars 2000

Ouologuem est arrivé tôt ce matin, pour discuter. Comme il ne nous accompagne pas à Kidal, il ne veut pas perdre le fil. Il est trésorier d'Efès et, dans le

civil, il fait du conseil en entreprise. C'est un Touareg instruit, qui a fait de longues études. Hier, Dicko m'a emmené chez lui pour tabaski. Sa femme et ses jeunes enfants sont charmants. Sa maison est installée à l'européenne, mais sans ostentation.

Ouologuem m'interroge. Il est assez précis et semble intégrer les nombreuses données aléatoires du projet. Je suis rassuré de le savoir de la partie. Du reste, tous les membres d'Efès que j'ai rencontrés m'ont paru animés de volonté. Dicko, bien sûr, mais c'est presque l'intellectuel ; Ehya, le chercheur, docteur en botanique, ainsi qu'en linguistique ; Disco, la chanteuse du groupe Tartit ; Manni, qui travaille pour une ONG norvégienne et que l'on rejoint à Tombouctou. Ils sont tous des Touaregs en prise avec le monde moderne. Aucun d'eux n'a oublié qu'il venait du désert.

Il est beaucoup question d'associations et de festivals de musique et de théâtre dans notre rencontre. Depuis deux ou trois ans, plusieurs associations sont nées et ne cessent de croiser leurs activités, voire leurs moyens. Ce qui est nouveau, c'est leur façon de se lier entre elles, d'un continent à l'autre. Cela devient peu à peu un réseau. Autour de moi, il y a Lo'Jo bien sûr, et Flux d'Angers. L'association YO!, de Tours, pourvoit les projets en solutions techniques ; Contrejour de Marseille coproduit de nombreux projets de rencontres entre la culture française et celles d'Afrique de l'Ouest ; il y a maintenant le festival « Chalon dans la rue » et la Scène nationale de Niort, qui sont devenus partenaires... Voilà pour la France. En Afrique, Acte Sept de Bamako est la référence. Mais les projets d'Efès et ceux de l'association des Rencontres nomades de Cotonou, au Bénin, autour de Dine Alougbine et du Gangbé Brass Band, sont en pleine éclosion.

Ouologuem s'inquiète de la position d'Adama Traoré sur le festival du désert. Comme il voudrait son soutien, il me propose d'aller en voiture au bureau d'Acte Sept.

Adama est là. Il est très tôt, mais déjà au thé. Nous sommes venus avec Dicko. Adama et lui ont un petit contentieux depuis la venue d'Azawad à Angers. De cela et d'autres problèmes, il vaut mieux discuter de vive voix, ce qui est possible une ou deux fois l'an, mais insuffisant pour garder le fil d'une relation.

Nous sommes dans la cour, à l'abri du soleil sous une grosse toile. Il est neuf heures du matin et déjà le soleil donne à plein. Nous en sommes au deuxième thé.

Je vois Gaétan pour la première fois. Il a rencontré Adama il y a un an et collabore avec Acte Sept depuis quatre mois. Sous une tente installée dans la cour, assez vaste et efficace contre le soleil, il a monté un studio de travail doté d'une table d'enregistrement huit pistes. C'est rudimentaire, mais Gaétan n'est pas n'importe qui : il a entièrement réglé le studio de Salif Keïta à Bamako, il y a quatre ans. Il a également installé plusieurs radios locales au Mali. Il est Canadien. À cinquante ans passés, il dit qu'il mourra au Mali.

Ce studio en plein air est la base d'un nouveau projet d'Acte Sept, les résidences d'artistes. Avec Gaétan, Adama a trouvé quelqu'un de compétent pour s'en occuper. Je ne doute pas de son engagement. Actuellement, il crée un site Internet pour Acte Sept. En fait, c'est lui qui reçoit mes e-mails, et je ne le savais pas.

Après le troisième thé, nous repartons pour une série de trois. Il fait chaud.

Je suis heureux de voir Adama. Une chance de pouvoir s'expliquer sur nos multiples relations. Sans

ces occasions, notre compréhension mutuelle s'atténuerait avec les mois qui passent. On ne peut pas faire un projet par procuration, avec un téléphone ou un intermédiaire.

À quinze heures, Ouologuem nous emmène, avec Dicko, à l'aéroport pour accueillir Pierre & Quentin qui arrivent de Chalon-sur-Saône. Ça va leur faire drôle, la chaleur.

Manni a été joint par liaison radio. Il est du côté de Tombouctou et fait partie du comité d'organisation d'une fête tamashek qui commence là-bas demain. Les nouvelles sont bonnes : une voiture tout terrain avec son chauffeur viendra nous prendre à cinq heures du matin. Nous roulerons toute la journée et sans doute plus. Il y a plus de mille kilomètres à faire, dont seulement trois cents de piste goudronnée.

Nous ramenons Pierre & Quentin à la Maison du Partenariat, où nous allons tous prendre une courte nuit de repos. C'est leur premier séjour au Mali, et même en Afrique, je crois. En tout cas, je leur ai proposé, il y a un mois, de coproduire un festival dans le désert et ils sont là.

À présent, Ouologuem les accompagne se faire vacciner contre la méningite qui sévit en ce moment au nord du Niger. Il est vingt heures et c'est encore possible à Bamako, même un samedi soir. Lulu et moi tâcherons de nous faire vacciner à Tombouctou – pour l'instant j'ai encore rendez-vous avec Adama Traoré. Et Lulu n'est pas arrivé.

Adama reste une heure à discuter en tête-à-tête avec moi. Je crois qu'il est possible qu'il s'intéresse au projet tamashek, à présent qu'il en connaît les éléments.

Pierre & Quentin reviennent de se faire vacciner, ils sont un peu patraques. Le vaccin a l'air de secouer. Nous prenons le repas sous les arcades de la

Maison du Partenariat, accompagné d'une bonne bouteille d'Anjou. Adama fait connaissance avec Pierre & Quentin. Ce pourrait être une bonne rencontre pour les uns et pour les autres. Demain, Adama ira participer au FITHEP, à Cotonou au Bénin. Il saluera les Gangbé pour les Lo'Jo, sans faute. Nous nous reverrons au retour de nos périples.

Ouologuem passe nous saluer avant de dormir. Lui aussi nous donne rendez-vous après notre voyage à Kidal. Lulu rentre tard, mais ça va.

Dimanche 19 mars 2000

Réveil à cinq heures du matin. Dicko et Lulu sont prêts et le chauffeur n'attend pas. Nous sommes six en tout, dans une Toyota Land Cruiser 4x4 blanche. Le chauffeur s'appelle Mohammed et il est Tamashék. Dicko, le plus costaud d'entre nous, s'installe devant. Pierre & Quentin, Lulu et moi sommes sur la même banquette, qui n'est pas assez grande. Finalement, Quentin se glisse dans le coffre, sur les bagages. Il veut finir sa nuit, ce qui soulage toute la deuxième banquette. En route pour Tombouctou.

Je somnole jusqu'à Ségou. Mohammed roule un peu vite, mais bon. Le jour commence à poindre, la chaleur est encore douce et, peu à peu, nous découvrons le paysage africain. C'est ma première vraie sortie de Bamako.

De Ségou, nous montons vers le Nord, direction Niono. La route est encore goudronnée, mais pas en très bon état. Mohammed roule beaucoup moins vite à présent. Il contourne franchement les nids-de-poule. Je n'en reviens pas de sa conduite. Si j'étais au volant, je ne suivrais pas du tout la même trajectoire.

Nous traversons une région de rizières et croisons sans arrêt des gens dans la campagne. Il y a des habi-

tations isolées un peu partout et les gens s'éveillent, vont à la ville ou au travail. La végétation est plutôt riche, faite autant d'arbres que d'arbustes.

Arrivés à Niono, nous faisons le plein de gasoil et rejoignons un deuxième véhicule qui va continuer avec nous. C'est une Land Rover, flambant neuve, avec un moteur surpuissant dont les pots d'échappement sortent du capot, et munie d'une énorme antenne radio fixée sur sa proue. L'autocollant sur les portières indique une ONG allemande de coopération agricole dans les régions du Nord, mais ce sont bien des Tamasheks qui sont dedans. Au moins trois devant, et plus d'une dizaine à l'arrière, sur le plateau.

Après Niono, c'est la piste qui commence. Le paysage change. Il y a moins d'arbres, moins de plantes. Mohammed nous demande de nous coller à quatre derrière ou trois à l'avant si on préfère, parce qu'il doit rouler plus vite, sans doute à la demande de la Land Rover.

Nous fonçons sur la piste et c'est beaucoup moins confortable que ce matin. Ça saute tout le temps et, surtout, il y a la poussière. Nous voyons les premiers baobabs et les premiers chameaux nous ravissent. Ce n'est pas encore vraiment le désert, mais on sent que l'on approche. Les arbustes sont de plus en plus nains et rares. Nous voyons des chèvres, des ânes et des vaches aux cornes longues. Chacun va sa vie.

Les rares villages que nous traversons nous transportent. Même petits, il y a toujours une mosquée en terre, bien dans le style de celle de Djenné. Tout est en terre.

Nous arrivons à Leré en fin d'après-midi. Au nord, c'est le Sahara qui commence. Nous achetons de l'eau en bouteille. Au moins douze bouteilles. Dicko négocie un repas chez l'habitant – un Maure qui nous entraîne chez lui. Sa femme nous prépare du mouton

grillé et nous prenons du thé. Il y a des enfants partout, venus du voisinage.

Comme Pierre fait un régime, il ne mange pas et fait photo sur photo. Quentin, lui, enregistre sur un petit magnétophone de reporter un chœur de filles et un âne qui donne de la voix. Pendant ce temps, le Maure fait du thé.

Un peu plus tard, toujours à Leré, nous retrouvons la Land Rover devant une maison à l'autre bout de la ville. Nous sommes attendus et il y a au moins quinze Tamasheks dans la cour. Certains font du thé, d'autres préparent du mouton sur la braise.

De nombreux matelas sont installés sur le sol, et nous sommes invités à manger et à nous reposer. Nous reprendrons la route dans la nuit. Peu à peu, la lune monte et nous inonde de sa lumière. Je crois qu'elle sera pleine mardi.

Étrange atmosphère. Un musicien s'assoit au milieu de tous et commence à jouer du n'goni. Son nom est Amanou. C'est un griot. Il fait le tour du monde avec Tartit, sans doute le plus connu des groupes touaregs à l'étranger. Dès le début, je sens son chant s'adresser à moi. Mais je ne comprends pas les mots.

Nous reprenons la route après un dernier thé. La lune est haute. Nous avons deux cents kilomètres à parcourir pour rejoindre Manni. De la piste de sable.

Nous sommes trois véhicules à présent. Je ne sais pas très bien qui est dans les véhicules, car tout s'est fait dans la nuit. Les chauffeurs roulent à tombeau ouvert. Ils se suivent, mais jamais longtemps à cause de l'énorme poussière. Comme nous fermons la marche, ce que nous voyons dans les phares de notre voiture est effrayant. Des gerbes de poussière dans l'obscurité. Mohammed, notre chauffeur, a l'air tendu.

Cette course effrénée s'arrête lorsqu'on atteint les dunes. Mohammed a enlisé la Toyota, et nous voilà

dehors sous la lune. Les autres voitures font demi-tour, et je vois soudain une vingtaine de Tamasheks à l'œuvre avec une voiture ensablée. Effarant pour moi qui m'étais endormi.

Une fois dégagée, Mohammed a reçu l'ordre de filer et de mener sa voiture sans s'arrêter jusqu'à la fin de la passe difficile.

Celui qui a l'air de commander le convoi nous indique à tous de grimper sur le plateau de la Land Rover où dix personnes déjà sont entassées. Nous sommes cinq de plus. Qu'à cela ne tienne, il démarre aussitôt et nous devons prendre Pierre quasiment au vol.

Il fait nuit, bientôt la fin. La Land Rover est un monstre, je ne sais combien de chevaux. Elle avance en tanguant sur le sable, comme un bateau. Le moteur hurle et nous allons ainsi, à fond dans la zone de sable. Quelques kilomètres plus loin, la Toyota nous attend.

Nous atteignons Tin-Aïcha à six heures du matin, épuisés. Le jour n'est pas encore levé.

Lundi 20 mars 2000

Nous découvrons l'endroit où nous dormons depuis deux heures seulement lorsque nous nous réveillons dans un brouhaha de plein jour. Nous sommes dans un bâtiment en dur, à même le sol dans des duvets. Le premier homme que je vois a une mitrailleuse. Il est à un mètre environ et se sert une tasse de café. Il n'y avait rien à côté de moi quand je me suis endormi. Je découvre un, deux, puis trois soldats. Tous ont des mitrailleuses. Pas une pareille, d'ailleurs.

Je sens l'odeur du café. Deux heures de sommeil suffisent finalement. Dicko s'éveille, Pierre & Quentin doivent se demander où ils sont.

Nous ne sommes pas frais. Pas de douche, apparemment. Autour de nous, c'est comme la place du marché. Il n'y a pas que des soldats, il y a des jeunes, des femmes et des vieillards. Difficile, quand même, de savoir où nous sommes. Dehors, hormis trois autres bâtiments, militaires sans doute, c'est le désert.

Manni ne tarde pas à arriver. Le tissu de sa djel-laba est somptueux et il porte un chèche teinté à l'indigo. Tout le monde le salue. Il est originaire d'ici, de la région de Tombouctou.

Nous montons dans la voiture et faisons quelques kilomètres dans le sable, direction le site des festivités. Là, Manni nous montre une douche touarègue, très ingénieuse, à l'abri des regards. Une petite case est à notre disposition pour nous reposer ou simplement être à l'abri du soleil. La lumière est éclatante dans le sable. Nous buvons du thé et de nombreux Touaregs viennent nous saluer, dont quelques soldats.

Abdallah nous rend visite. Nous le connaissons pour l'avoir reçu à Angers aux Nuits Toucouleurs, avec Azawad. Il est chanteur et guitariste. C'est aussi un compositeur de chansons. Il est connu chez les Touaregs pour être l'un des Tinariwen, une véritable légende dans tout le monde tamashek au moment de la rébellion.

Abdallah reste un moment à discuter avec nous. Dehors, la chaleur interdit tout mouvement. Il nous parle de Tinariwen, du disque qu'ils ont enregistré à Abidjan, il y a dix ans. Pas vraiment une réussite, d'ailleurs, parce qu'il est produit à l'occidentale, avec des synthés, ce qui ne convient pas pour restituer une musique faite de chants, de percussions et de cordes. À travers ses mots, je saisis l'importance de Tinariwen pour les jeunes Tamasheks dont la culture se transmet par le bouche-à-oreille. Il n'y a pas de disque d'or dans le désert, et le succès est porté par le vent.

De Tinariwen, je connais Abdallah, Kedou et Hassan, le Lion du désert, que j'ai vus à Bamako. Il me reste à rencontrer le fondateur du groupe, que Foy-Foy dit être son frère. Il est revenu de Libye, et peut-être allons-nous le voir à Kidal. Ce serait bien de programmer Tinariwen au festival du désert.

Quand le soleil commence à décliner, nous nous rendons à deux ou trois kilomètres, en plein cœur du site. Nous découvrons d'abord un village d'artisans, un jaillissement de couleurs dans le sable blanc. Il y a des cuirs, du travail sur bois et de nombreux bijoux.

Passé la dune, ce que nous découvrons ensuite nous ravit. Cent ou deux cents chameaux, peut-être plus, sont alignés côte à côte, pour la parade. Pierre s'approche sans attendre et fait des photos. Le public est là, face aux chameaux, à deux ou trois cents mètres, installé sur des gradins en arc de cercle. Les spectateurs sont venus de toute la région. Il paraît que le festival de Tin-Aïcha existe depuis longtemps, mais qu'il s'était interrompu avec la rébellion.

Pendant que les cavaliers paradent, les musiciens commencent à jouer au milieu du public, autour du n'goni d'Amanou, accompagné de trois ou quatre autres n'gonis et de chants, et de claps. L'ensemble est amplifié par une sono détestable, affreusement criarde. Mais la musique est lancinante et ce n'est pas la peine de compter son plaisir. Les filles, de plus en plus nombreuses, tapent dans leurs mains et des guerriers viennent danser tour à tour avec leur sabre. Bon, je ne sais pas si ce sont des guerriers, mais ils captivent l'attention du public. Il y en a un qui commence, et dix minutes après, on ne les compte plus. Leur musique est simple, tout le monde la joue.

Du côté des chameaux, ça bouge. Tous les cavaliers sont partis à la suite au bout de l'horizon, toujours à vue du public. Ils reviennent maintenant

un par un, ou deux par deux, à plein galop, debout sur les chameaux, et finissent chacun par une figure de style, face au public. L'un d'eux finit sa course en faisant marcher son chameau sur ses quatre genoux.

Dicko me dit que ce que je vois s'appelle une fantasia.

Tous les cavaliers s'installent ensuite côte à côte avec leurs montures. Ils forment un cercle presque parfait autour du public, comme une protection. Au milieu, la musique continue de plus belle, jusqu'à la tombée du jour. Un peu à l'écart, à l'heure du coucher du soleil, Lulu me confie que « des couleurs bleues et ambre comme celles de ce soir, ça n'existe pas en gélatine » !

La nuit est tombée. La lune monte. Elle sera pleine demain. Manni a fait réserver des chambres dans l'une des maisons près du site, et nous nous y rendons. Des matelas sont installés dehors, devant la maison, à l'abri de la lumière de la lune, ce qui m'étonne. Dicko me dit que les Touaregs savent se prémunir des coups de lune.

Nous prenons un repas que Manni a fait livrer par un 4x4. Et le thé.

Malgré le thé, je ressens la fatigue. Je suis allongé et les étoiles sont face à moi. J'entends des chants, tout près. Je ne sais plus si je rêve les voix des filles, et les guerriers tamasheks qui font danser leurs sabres sous la lune.